

Fichier 2

La « maternelle » avec Raymond

Kergrec'h, le hameau où je suis né en juillet 1938, n'était pas bien grand. Six fermes se partageaient un territoire à l'amorce des monts d'Arrée. Les deux plus petites étaient occupées par des personnes plutôt âgées : un grand-père et sa fille pour l'une, ne cultivant qu'un seul champ, un couple d'octogénaires et leur fille aînée pour l'autre, disposant de quelques hectares, de quoi nourrir cinq à six vaches. Les quatre dernières fermes étaient plus étendues ; chacune d'elles abritait une famille, la nôtre avec mes parents, mes deux sœurs et moi étant la plus nombreuse. Le hameau ne comprenait alors que 22 personnes.

Au sud-ouest de la commune de Plougras et distant du bourg de 5,5 km, on aurait pu penser que la position de Kergrec'h n'était pas enviable. Je ne l'ai jamais pensé : comme son nom l'indique - en breton Kergrec'h signifie village d'en haut - le hameau occupe le sommet d'une colline qui lui offre un horizon lointain à 360° sur son environnement. Certes, le vent y souffle sans doute un peu plus fort que dans les vallées abritées alentour mais le soleil se lève plus tôt et se couche aussi plus tard.

Tout serait parfait pour mon accueil si le bruit des bottes, annonciateur de guerre à venir, ne commençait à s'entendre en 1938. Un an plus tard, alors que je faisais mes premiers pas, le drame tant redouté était là. Le hameau perdait provisoirement deux hommes, brièvement soldats puis prisonniers en Allemagne pendant quatre ans. Avec ses trois jeunes enfants, mon père échappait à la mobilisation générale et restait avec nous. Ouf !

Tout le monde n'avait pas eu la même chance. La fille cadette de nos voisins octogénaires, employée comme secrétaire dans un ministère parisien, allait « perdre » son mari pour une durée de cinq ans. Pourtant, elle était aussi jeune maman. Son fils, Raymond, était né, lui aussi, en juillet 1938. Elle ne trouva pas d'autre solution que de le faire venir à Kergrec'h où sa sœur et ses parents pourraient s'en occuper. Le temps qu'il faille, c'est-à-dire une durée inconnue, celle que prendraient la guerre et l'occupation nazie.

Malchance pour certains, chance pour moi. Raymond était un garçon de mon âge et désormais, au lieu d'être seul, nous allions être deux. La solidarité s'instaurait entre des familles qui s'entendaient bien et, très naturellement,

Raymond et moi allions vivre la majeure partie de nos journées ensemble. Y compris parfois nos repas, chez l'un ou chez l'autre. Si mes souvenirs des années 40 et 41 se sont estompés, ceux qui sont relatifs aux années suivantes me sont encore très présents.

Né à Paris, Raymond avait eu le français comme langue maternelle. Mais à Kergrec'h, comme partout à Plougras, tout le monde parlait, à cette époque, le breton du Trégor. Exclusivement ! Il ne rencontra aucune difficulté pour s'y mettre lui aussi. Enfant docile et d'une grande gentillesse, il me fut facile d'être son copain et, bien qu'il fût sans doute plus costaud que moi, je n'eus jamais à en souffrir. Je ne me souviens pas que l'un quelconque de nos désaccords nous ait conduits à nous disputer réellement !

Nos parents nous laissant libres d'organiser nos activités, nos journées débutaient généralement par une « concertation » nous conduisant à choisir le « chantier » du jour ; nous en avions, en effet, plusieurs. Je me souviens particulièrement du magnifique if qui se trouvait - et se trouve toujours - au centre du hameau. Il nous offrait, avec ses multiples branches entrecroisées, un superbe terrain pour escalades et cachettes. Quelques chutes aussi parfois, dans le roncier où les différentes familles jetaient leurs flacons pharmaceutiques usagés ; autant de trésors pour nous, qui nous permettaient, après lavages dans un ruisseau, d'être fiers d'une collection qui, par les tailles et formes différentes de ses divers éléments, nous paraissait fort jolie. Je me souviens également du trou creusé en pleine terre dans une argile proche du kaolin. Raymond adorait s'y plonger. Moins téméraire, et peut-être aussi la peur de me salir, je restais sagement sur le bord tout en récupérant les extraits que Raymond recueillait. Notre travail ne s'arrêtait pas là ; il nous fallait transformer ce kaolin en différents outils de cuisine ou de jardinage : assiettes, bols, pelles, râpeaux..., que nous placions ensuite à cuire dans le four que mon père avait construit et qui nous permettait, lors de la cuisson hebdomadaire du pain, d'y placer pour solidification les différents « outils » que nous avions fabriqués. Leur fragilité était certes de nature à abrégier leur existence mais ne nous empêchait nullement d'être fiers de leur production !

Il nous arrivait aussi de sortir du hameau pour explorer notre proche environnement. Généralement le retour à nos domiciles ne posait aucun problème. Sauf cette fois où une ambition démesurée et une absence de repères mit tous les habitants de Kergrec'h en émoi. J'avais suggéré à Raymond de nous rendre chez Tonton Jean-Maï, minotier dont le moulin se trouvait sur la rivière qui avait sa source près de chez nous. Nous convînmes qu'il nous suffisait, pour arriver chez mon oncle, de suivre le cours de la rivière. Raisonement correct

mais insuffisant : un terrain malaisé et la méconnaissance du temps nécessaire pour accomplir notre projet, firent que nuit tombée, nous n'avions pas encore trouvé le moulin de mon oncle. Nous comprîmes qu'il nous fallait rentrer et, sans nous affoler, nous reprîmes le cours de la rivière dans le sens inverse de l'aller. Les remontrances sans doute méritées que nous reçûmes à notre arrivée par les parents nous dissuadèrent de renouveler cette expérience hasardeuse.

Vers cinq ou six ans, quelques petites tâches, que nous accomplissions à deux, nous étaient confiées. Peu difficiles physiquement, elles nous invitaient à contribuer au travail collectif. Ce dont nous étions plutôt fiers ! Garder le petit troupeau de vaches des grands-parents de Raymond ? Bagatelle ! Nous rendre à l'épicerie de Croaz Ar Rouz pour quelques menues courses, avec Marquis, le gros chien berger de Raymond ? Nous en étions ravis, d'autant plus que nous savions que Maria, l'épicière, ne manquerait pas de nous offrir quelques délicieuses friandises...Un seul petit problème : nous devons traverser Manaty, un important hameau en contrebas de Kergrec'h où plusieurs chiens se montraient agressifs envers Marquis. Et c'est ainsi qu'un jour, alors que nous avions malencontreusement confié au cou du chien le port de nos commissions, une bagarre canine eut pour effet de répandre les morceaux de sucre que nous transportions dans la boue de Manaty. Bien que nous nous soyons appliqués à les nettoyer un par un, nous n'avions pas pu faire croire que la couleur blanche qu'ils avaient perdue provenait simplement de l'origine « américaine » que nous leur avions inventée, le débarquement qui venait d'avoir lieu justifiant nos allégations.

Nous étions bientôt en 1945, année où la guerre allait s'achever. Le père de Raymond était rentré d'Allemagne et ses parents ont alors décidé de récupérer leur fils. A Paris ! Quel drame ! Comment passer d'un hameau dont les 22 habitants parlaient tous breton, à cette ville immense remplie par de nombreuses personnes qui s'exprimaient toutes dans une langue étrangère ? Raymond ne parvint pas à s'y faire et, sur les conseils d'un psychiatre, ses parents ont pris la solution d'envoyer leur fils qui voulait retourner à Kergrec'h, en « rééducation » au...pays basque !

Quant à moi, désormais seul, j'ai attendu d'aller à l'école. En raison de la distance qui nous séparait du bourg et des incertitudes militaires qui demeuraient malgré la libération de la Bretagne, mes parents ont préféré me garder à la maison. J'irai à l'école avec une année de retard, en septembre 1945, sans avoir connu d'autre « maternelle » que celle vécue avec Raymond.

Et j'aurai la chance d'être pris en charge, pendant mes cinq années d'école élémentaire, par un jeune couple d'instituteurs qui sauront, contrairement à ce

que j'ai entendu fréquemment à propos des pratiques enseignantes de cette époque (largement promues il est vrai par les instances pédagogiques « supérieures »), utiliser le savoir breton que je possédais pour m'apprendre cette langue étrangère que j'abordais avec plaisir : le français.

Après son court séjour sur la côte basque, Raymond s'est retrouvé installé chez ses parents, rue du Faubourg Saint Antoine, tout près de la place de la Nation. A 15 ans, je suis allé le voir. En train, puis à pied après avoir échoué à prendre le métro, à travers Paris de Montparnasse à Vincennes. Ensuite, je l'ai revu plusieurs fois en Bretagne. Toujours avec le même plaisir partagé.



Il est décédé en 2021. Je pense encore souvent à lui. Avec émotion.

Pierre Guinamant et André Le Goff, avril 2025